

Anges de Berlin

L'auteur remercie le Centre national du livre
de son soutien dans l'écriture de ce livre.

Sylvie Deshors

Illustration de couverture : Jean Lecointre
Graphisme : Frank Secka

© Éditions du Rouergue, 2007
Parc Saint-Joseph - BP 3522 - 12035 Rodez CEDEX 9
Tél. : 05 65 77 73 70 - Fax : 05 65 77 73 71
info@lerouergue.com - www.lerouergue.com

doAdo
NOIR
ÉDITIONS DU ROUERQUE

*à Elsa, coach exigeant,
à Malik, découvreur de musiques.*

Parfum tilleul. Je veux tout capter dès la première fois. Les gens, le décor, le mouvement. Ne rien manquer.

Mary, ma mère, trois pas en avant, sautille, moineau agité. La même, trois pas en arrière, s'immobilise. M'appelle. S'extasie, doigt sur l'horizon.

Deux étages de touristes déversés d'un bus sont plus discrets qu'elle. Merci pour le guide.

– Solti, regarde, la tour de la télé!

Ses exclamations m'empêchent de me fondre dans la foule. Je ne suis plus une gamine. Et l'espace de minaret bouche la perspective de l'avenue.

Le bus reprend son circuit touristique avant que je ne la rejoigne. Devant sa mine dépitée, je la provoque :

– Tu ne pensais pas nous faire grimper là-dedans ?

– Non, évidemment non.

Son regard me couve. Avec sa robe en lin blanc et ses sandales rouges, elle a l'air d'une adolescente. Elle a du mal à digérer mes dix-huit ans.

– Pourtant, un bus, c'est un bon moyen pour parcourir la ville. Visiter Berlin d'est en ouest demande du temps. Tu veux aller où maintenant ?

– Petit rappel à l'usage de ma mère : le mur de Berlin est tombé !

Yeux qui pleurent, nez rouge, une série d'éternuements l'empêche de riposter.

– Avec cette double rangée de tilleuls en fleurs, je n'ai pas fini d'être allergique !

Je la remorque par le bras jusqu'à la terrasse d'un café.

– J'ai faim. Tu te rends compte que depuis la descente du train, on est passé à l'hôtel, on a visité le musée du Mur, on a découvert que cet après-midi a lieu le concert à ne manquer sous aucun prétexte et il n'est que treize heures ! *Keep cool*, Maman !

– D'accord, mon ange. Une pause et on ira au concert en métro.

– Bonne idée, ça m'aidera à me repérer pour mes soirées.

– Solti ! tu ne connais pas cette ville.

– Venir à Berlin sans sortir la nuit, c'est dommage ! Et puis tu m'as bien dit que le métro circule vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

– On verra.

– C'est tout vu ! J'ai pas l'intention de moisir à l'hôtel.

Elle se force à sourire. Mon air décidé ne lui a pas échappé.

Grues et palissades. Sortie du métro côté chantier urbain. Mary m'entraîne vers le lieu mythique de sa génération. La porte de Brandebourg se dresse sur le ciel bleu. Sur la place, des panneaux montrent la zone à la fin de la seconde guerre mondiale. Des tas d'images me reviennent. Vues à la télévision, dans les manuels d'histoire. Les défilés nazis, bras tendus. Les uniformes et la moustache de Charlot dans *Le Dictateur*. Berlin dévasté par les Alliés. Champs de ruines.

Je pense aux guerres qui déchirent le monde. Aux jeunes qu'on envoie se faire tuer. Aux familles errant dans les décombres. Aux bombes. Nous regardons les photos. Toutes deux graves, silencieuses.

Soudain, une ovation s'élève, des cris, des accords amplifiés du côté du parc.

Mary me prend le bras, nous pressons le pas.

Tant pis pour le Bundestag. On remet la visite de sa coupole et de la grande histoire à plus tard. Envie de vivre au présent.

Derrière la porte de Brandebourg s'étend un océan de verdure. Comme si le bois de Boulogne commençait à l'Arc de Triomphe.

Sur la large avenue, les gens marchent. Les amoureux s'embrassent. Le Live 8 va commencer. Des concerts vont démarrer en simultané à Londres, Tokyo, Moscou, Versailles et ailleurs... Ils précèdent le sommet du G8 et visent à faire pression sur les dirigeants des pays les plus riches de la planète pour qu'ils effacent la dette des pays les plus pauvres, notamment africains. Un sentiment d'injustice que je partage. Sacrée chance d'être là !

On avance tous dans le même sens. Attirés par les sons que déversent des rangées de haut-parleurs. Droits vers le soleil, comme des mouches. Éblouie, je devine à peine une colonne dressée sur le ciel blanc. Mary, les yeux sur elle, murmure « *Siegessaiile* », émue comme si ce lieu symbolisait ses retrouvailles avec la ville. Elle précise à mon intention : « *Siegessaiile* ou *Goldelse*, l'ange doré ! » Dans le contre-jour, je ne parviens même pas à distinguer l'ange au sommet. J'avais oublié qu'elle avait vécu à Berlin pendant ses études.

Je me retourne pour mesurer le flux humain et découvre une banderole tendue en travers de la porte de Brandebourg. Avec l'inscription : *Deine Stimme gegen Armut*. Mary traduit : « Ta voix contre la pauvreté ».

La foule devient compacte. Nous stagnons. Joyeux mélange : écolos, amateurs de musique, altermondialistes, familles, punks... Secoué par les imprécations d'une rockeuse en furie, le public réagit à fond. Je n'ai jamais vu autant de monde. Cent, deux cent mille personnes. La scène doit être là-bas à l'horizon. Sous l'ange. À intervalles réguliers, les écrans géants retransmettent des

extraits des autres concerts. Gros plan sur Versailles, New York, et Tokyo. À Londres, deux hommes se partagent le micro. Mary commente dans mon cou.

– Regarde, c’est Paul Mac Cartney et l’autre c’est, Bob!

Bras tendus, elle mitraille avec son numérique. Foule et écran. Une vraie groupie.

– Il y a tout juste vingt ans, Bob Geldof organisait le premier concert rock en faveur de l’Éthiopie. Les plus grands rockers de l’époque y ont participé!

– Au temps des dinosaures! Je n’étais qu’un bébé et déjà tu m’abandonnais à la nounou pour aller défiler.

– Mais non, tu n’étais pas encore née! C’est en 1989, pour la chute du Mur, qu’elle t’a gardée. Je ne pouvais pas rater un tel séisme! Depuis le temps qu’on attendait ça. Le bloc communiste se fissurait. L’Europe allait se réunir... Je devais y être. Fêter ça. Une marée humaine a escaladé, démonté le Mur. Toute la nuit, les gens se sont retrouvés, ont dansé, partagé leur joie.

– J’avais quel âge?

– Deux ans et demi.

– C’est drôle. J’ai l’impression que je m’en souviens.

– Tu l’as tellement entendu. Chaque fois qu’elle en avait contre moi, ta grand-mère racontait que je t’avais abandonnée.

– Tu le connais ce Bob?

Sa voix hésite:

– Pas vraiment, non. Mais j’ai croisé des gens qui le fréquentaient.

Là-bas, sous l’ange, la foule tanguait devant la scène. J’essaie d’avancer. Le dos d’un homme me barre le passage. Je piétine, joue des coudes. Il se retourne. Ses lunettes noires s’arrêtent sur un point derrière moi tandis que sa bouche s’étire en un mauvais sourire. Il reste figé sans me remarquer. Une gueule étrange. Fausse note dans l’ambiance de fête. Il fait volte-face. Fend la foule, disparaît dans l’ombre en bordure du parc. Tel un brise-glace. À mon tour, je regarde en arrière et repère les cheveux roux de ma mère. Mary se rapproche. C’est quand même pas elle qu’il matait comme ça!

J’ai longtemps détesté nos têtes rousses. Feux de broussailles. Indomptables. En primaire, j’avais

la honte. Maintenant, c'est différent. Je sais que le roux peut repousser ou séduire. La femme qui m'a transmis sa chevelure de sorcière me rejoint, je l'entraîne dans une danse. Autour de nous, bières et clopes circulent. Les gens s'amuse. Ici, les punks ont plutôt l'air inoffensifs. Rien à voir avec la sale gueule de tout à l'heure.

Corps moites collés. Cris en délire après un discours anti-G8 au ton éloquent. Odeur caramélisée de pommes d'amour. Avancer d'un mètre relève de l'exploit. Pourtant, je veux progresser encore. Mary abandonne. Fatiguée, elle n'a plus envie de bouger. Je l'aide à grimper sur le toit des cabines des toilettes. Nous convenons de nous y retrouver dans une heure.

J'aime être ici. Le concert géant. La foule. J'adore la sensation dingue d'être un lemming parmi les lemmings. De courir jusqu'à l'envol. Ange parmi les anges. La musique rend l'humanité belle.

Stridences de la sono poussée au maximum. Une fille satin noir sur longues cuisses blanches se déhanche autant que moi. Elle me sourit. Le serpent bleu tatoué sur son bras m'offre une bière, bienvenue par cette canicule. Notre échange en

anglais est englouti dans l'ouragan d'une guitare. Crêtes et chaînes, ses copains reviennent, une caisse de bières à bout de bras. Je n'en reviens pas qu'il y ait encore autant de punks.

Les aigus vrillent nos tympans. Applaudissements. Sur l'écran géant, un bassiste nostalgique de Woodstock s'efface. Pendant le temps mort, la foule va et vient. Tranquille, bon enfant. Un DJ allumé sample de vieux airs pop. La scène est inaccessible et je m'en fous.

Je perce le flot humain. Je trace. Je suis en retard pour le rendez-vous. À la recherche des sandales rouges de Mary, je scrute les jambes qui pendent, nez en l'air, près des sanitaires. Je recule pour une vue d'ensemble. Trébuche, appelle. Je ne peux pas aller frapper à chaque chiotte! J'attends. Écoute vaguement une mélodie celtique suivie d'un morceau au rythme primaire. Les cabines se sont ouvertes les unes après les autres; pas de Mary. Je vais traîner aux alentours. Reviens avec un gobelet de salade de fruits à partager avec elle. La chaleur m'opresse.

Un mec perché, que mon manège amuse, me tend la main. À mon tour, je me hisse sur une cabine. Pour me rendre à l'évidence: elle n'est pas là.